

Du centre à la marge

Analyser les relations inter-minorités au prisme des changements de statuts raciaux liés à la migration : le cas des conflits entre gangs à Los Angeles

Yohann LE MOIGNE
Université d'Angers

L'immigration mexicaine aux États-Unis s'inscrit historiquement dans une perspective à la fois trans-coloniale, trans-impériale et trans-nationale. Elle implique, pour les immigrés, de quitter une ancienne colonie espagnole pour une nation issue de l'empire colonial britannique, toutes deux marquées par des hiérarchies raciales certes différentes dans leurs modalités, mais similaires dans leur façon de reléguer les Noirs au bas de l'échelle.

L'objectif de cet article est d'interroger plus spécifiquement les conséquences de l'immigration mexicaine, à Los Angeles à la fin du XX^e siècle, sur l'évolution des relations entre gangs africains-américains et mexicains-américains, en mobilisant les concepts fanoniens de « zones de l'être et de non-être¹ » (repris et réactualisés par le sociologue décolonial Ramón Grosfoguel²) afin de mettre en lumière l'évolution du statut des immigrés dans la hiérarchie raciale de la société de départ et de la société d'accueil. Que se passe-t-il lorsque la migration contraint des Mexicains à quitter la « zone de l'être » (en tant qu'individus racisés comme supérieurs au Mexique) pour intégrer la « zone de non-être » (en tant qu'individus racisés comme inférieurs aux États-Unis), lorsqu'elle transforme des groupes dominants dans une société donnée en groupes marginalisés dans une autre société ?

À Los Angeles, les gangs mexicains-américains ont vu le jour dans les années 1920 et se sont rapidement développés au gré de la marginalisation géographique, économique, sociale et politique

1/ Frantz FANON, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1952.

2/ Ramón GROSFOGUEL, « Un dialogue décolonial sur les savoirs critiques entre Frantz Fanon et Boaventura de Sousa Santos », *Mouvements*, n° 72, 2012, p. 42-53.

des centaines de milliers d'immigrés qui se sont installés dans l'agglomération tout au long du XX^e siècle³. Ces gangs sont rapidement devenus des acteurs incontournables dans les rues de certains quartiers et sont massivement entrés en conflits avec leurs homologues africains-américains à partir du milieu des années 1990, dans un contexte spécifique marqué, entre autres, par une raréfaction des ressources socio-économiques⁴.

En analysant la transmission de représentations négatives des Noirs entre certains immigrants mexicains et leurs enfants, cet article propose l'idée selon laquelle la racialisation des conflits entre gangs s'est en partie inscrite dans une tentative de négociation de leur position marginale au sein de la nouvelle hiérarchie raciale à laquelle ils sont confrontés. Il s'agira, par ce biais, de repenser les relations inter-minorités dans un cadre multiscalaire et diachronique qui prenne en compte à la fois la dimension géographique globale de l'idée de suprématie blanche et son profond ancrage historique (de la période coloniale à nos jours).

LES CAUSES DE LA DÉGRADATION DES RELATIONS ENTRE GANGS NOIRS ET LATINOS

Dans le cadre de cet article, nous analyserons sous un angle nouveau les mécanismes de la détérioration des relations entre gangs noirs et latinos, dans le cœur de l'agglomération de Los Angeles. Les conflits qui en ont résulté ont atteint des niveaux d'intensité inquiétants au milieu des années 2000 et ont entraîné un traitement médiatique conséquent à l'échelle locale, mais aussi à l'échelle nationale et même internationale. Plusieurs journalistes et experts n'ont d'ailleurs pas hésité à parler de « guerre raciale » ou de « nettoyage ethnique » pour décrire la situation⁵.

3/ Joan W. MOORE, *Homeboys: Gangs, Drugs, and Prison in the Barrios of Los Angeles*, Philadelphie, Temple University Press, 1978 ; James Diego VIGIL, *Multiple Marginality and Gangs: through a Prism Darkly*, Lanham, Lexington Books, 2020.

4/ Yohann LE MOIGNE, « 'Where you from?' Le rôle de l'ancrage territorial et de la distance culturelle dans l'augmentation des conflits entre gangs noirs et latinos à Compton, Californie », *Revue Française d'Études Américaines*, vol. 4, n° 149, 2016, p. 159-174.

5/ Voir par exemple : Alex ALONSO, « Racial Tensions between Blacks and Mexicans in Los Angeles are Growing », *Street Gangs Magazine*, 1er juillet 2006, <https://www.streetgangs.com/features/070406racial/>, consulté le 2 mars 2021 ; Tanya K. HERNÁNDEZ, « Roots of Latino/Black Anger », *Los Angeles Times*, 7 janvier 2007 ; Randal C. ARCHIBOLD, « Racial Hate Feeds a Gang War's Senseless Killing », *New*

Plusieurs facteurs permettent d'expliquer la dégradation de ces relations⁶. Le premier est la transformation du rôle des frontières territoriales des gangs, avec le développement du trafic de crack au tout début des années 1980. Auparavant, les membres de gangs n'étaient mus par aucune volonté de conquête territoriale. Ils s'attachaient plutôt à représenter fièrement leur quartier, sans chercher à accroître la superficie du territoire de leur gang. Mais le développement du trafic de crack a permis à de nombreux membres de gangs de dégager d'importants bénéfices, ce qui a engendré une forte augmentation de la concurrence pour le territoire. Les profits réalisés ont également facilité l'acquisition de nombreuses armes de guerre par les membres de gangs impliqués dans le trafic, ce qui a rendu les conflits beaucoup plus meurtriers. Cette transformation du rôle des frontières n'a pas directement contribué à la racialisation des conflits, mais elle a eu pour conséquence de modifier radicalement le contexte dans lequel cette racialisation s'est opérée. En effet, la moindre querelle risquait désormais de se transformer en affrontement meurtrier.

Le deuxième facteur ayant joué un rôle dans la dégradation des relations entre gangs noirs et latinos est le rééquilibrage du rapport de force numérique entre ces gangs, dans le cœur de l'agglomération de Los Angeles, suite aux transformations démographiques qui se sont produites dans tout le Sud-Ouest des États-Unis dans les années 1980 et 1990. À partir du début des années 1980, l'immigration mexicaine et centre-américaine à Los Angeles a explosé. Entre 1970 et 1990, la population latino du comté de Los Angeles a augmenté de plus de 2,2 millions de personnes, soit une croissance de 238 %⁷. Les Latinos constituaient 11 % de la population du comté en 1960, mais 36 % en 1990 et près de 50 % en 2010. Ces transformations démographiques se sont matérialisées par un processus de succession ethno-raciale dans le cœur de l'agglomération, en particulier dans une zone incluant les quartiers de

York Times, 17 janvier 2007 ; Paul HARRIS, « Gang Mayhem Grips LA », *The Guardian*, 18 mars 2007 ; Lee BACA, « In LA, Race Kills », *Los Angeles Times*, 12 juin 2008.

6/ L'analyse qui suit est le résultat de plusieurs séjours de terrain effectués entre février 2009 et juillet 2019, pour une durée cumulée de 17 mois, qui m'ont permis de réaliser environ 200 entretiens avec des membres de gangs, des policiers, des responsables politiques et associatifs, des travailleurs sociaux, ainsi que de m'impliquer dans plusieurs organisations et programmes périscolaires.

7/ David M. GRANT, « A Demographic Portrait of Los Angeles County, 1970 to 1990 », in Lawrence D. BOBO et al. (dir.), *Prismatic Metropolis: Inequality in Los Angeles*, New York, Russell Sage Foundation, 2000, p. 51-80.

South Central (le ghetto noir historique de Los Angeles), Watts et Willowbrook, ainsi que dans la ville de Compton. Dans cette zone, la population africaine-américaine a été réduite de plus de 200 000 personnes entre 1970 et 2010, alors que la population latino a vu ses membres augmenter d'environ 330 000 personnes⁸. Dans ce contexte, le nombre de membres de gangs latinos a rapidement augmenté. Certains de ces jeunes ont rejoint des gangs latinos déjà existants – il en existait déjà un certain nombre dans et autour du ghetto noir –, mais d'autres ont créé de nouveaux gangs latinos sur les territoires de gangs africains-américains. Les zones de contact et de partage de territoire entre gangs noirs et latinos sont donc devenues beaucoup plus nombreuses et cette transformation a fini par constituer une menace pour la souveraineté revendiquée par les gangs noirs sur leurs territoires traditionnels, *a fortiori* dans un contexte marqué par l'importance grandissante attribuée aux frontières territoriales, suite au développement du trafic de crack.

Le troisième facteur est étroitement lié à ces transformations démographiques. En effet, l'immigration n'a pas eu pour seule conséquence d'augmenter le nombre de gangs latinos et celui de leurs membres. Elle a également généré une profonde évolution au sein de ces gangs. Dans les années 1960 et 1970, les membres de gangs latinos du cœur de l'agglomération de Los Angeles étaient en grande majorité des *Chicanos*, dont les familles résidaient sur le territoire étatsunien depuis plusieurs générations. Ces membres de gangs étaient donc culturellement proches de leurs homologues africains-américains, ce qui leur permettait d'établir et de maintenir des relations souvent cordiales et parfois amicales avec leurs homologues noirs, d'autant que l'époque, marquée par le mouvement pour les droits civiques, puis par les mouvements *Black Power* et *chicano*, était propice au développement des liens entre Africains-Américains et Latinos⁹. Ces liens amicaux se sont singulièrement renforcés dans les années 1980. Beaucoup de gangs noirs et latinos se sont alliés à cette époque et de nombreux témoignages recueillis sur le terrain font état d'une mixité raciale croissante au sein des gangs. Africains-Américains et Latinos se côtoyaient quoti-

8/ Yohann LE MOIGNE, « Concentration spatiale et relations interraciales : analyse géopolitique des rivalités criminelles et politiques entre Afro-Américains et Latinos dans la ville de Compton (Californie) », thèse de doctorat en géographie, Université Paris 8, 2014.

9/ Voir à ce sujet Laura PULIDO, *Black, Brown, Yellow and Left: Radical Activism in Los Angeles*, Berkeley, University of California Press, 2006.

diennement et beaucoup d'entre eux ont développé des relations très amicales, voire fraternelles. Mais tout cela a évolué à partir du milieu des années 1990, lorsque les enfants des immigrés qui s'étaient installés à Los Angeles dans les années 1970, et plus massivement 1980, ont intégré, dans des proportions relativement importantes, les gangs latinos de la région. Dans le même temps, la population africaine-américaine voyait ses effectifs se réduire de façon significative. Les jeunes Latinos qui intégraient alors les gangs avaient donc grandi dans un environnement majoritairement latino, caractérisé par une concentration en immigrés récents beaucoup plus importante que la génération précédente. Ces transformations démographiques ont entravé l'acculturation des jeunes Latinos, c'est-à-dire leur convergence culturelle avec les Africains-Américains. Tout ceci a donné lieu non seulement à une augmentation des conflits entre des gangs qui entretenaient auparavant de bonnes relations, mais aussi à des difficultés croissantes pour arbitrer et modérer les conflits interraciaux qui, à défaut d'être absents durant les décennies précédentes, étaient rapidement circonscrits. À partir du milieu des années 1990, en revanche, des tensions individuelles ont commencé à donner beaucoup plus fréquemment lieu à des conflits racialisés entre gangs.

Le dernier facteur ayant contribué au déclenchement de conflits racialisés est lié à l'extension des activités de la *Mexican Mafia*, le gang le plus puissant au sein du système carcéral californien. Cette organisation, composée de membres de gangs de rue mexicains-américains originaires du sud de la Californie, a pour principaux rivaux *Nuestra Familia* – un autre gang carcéral mexicain-américain, composé de membres de gangs de rue originaires du nord de la Californie –, et également l'ensemble des gangs carcéraux noirs. Elle est, en outre, traditionnellement alliée aux gangs carcéraux blancs, essentiellement des gangs suprémacistes, comme la *Aryan Brotherhood* ou les *Nazi Lowriders*. La *Mexican Mafia* est un acteur majeur du trafic de drogue dans les prisons californiennes depuis les années 1970. Mais au tout début des années 1990, sous l'impulsion d'une nouvelle génération de membres, elle a développé une architecture organisationnelle lui permettant d'étendre ses activités dans les rues du sud de la Californie, en tentant, notamment, d'exercer un contrôle grandissant sur les gangs de rue latinos en leur imposant une taxe sur les profits du trafic de drogue¹⁰. En asso-

10/ Pour une description détaillée de l'émergence de la *Mexican Mafia* et du développement de ses activités dans les rues, voir Chris BLATCHFORD, *The Black Hand:*

çant un management par la terreur¹¹ à la réinvention d'une identité collective fondée sur les racines indigènes de la communauté mexicaine-américaine¹², la *Mexican Mafia* a implicitement poussé les gangs latinos à entrer en conflit, pour le contrôle des territoires de ventes, avec les gangs noirs qui les entouraient. Dans le contexte décrit précédemment, cela a contribué à tendre davantage les relations entre gangs noirs et latinos dans les rues de Los Angeles, si bien que le nombre de conflits racialisés a sensiblement augmenté entre le milieu des années 1990 et le milieu des années 2000.

DU CENTRE À LA MARGE : COMPRENDRE LES ENJEUX DE LA MIGRATION GRÂCE À FANON ET GROSFOGUEL

Cette description des mécanismes à l'œuvre sur le terrain est nécessaire mais non suffisante pour analyser les conflits entre gangs Africains-Américains et Latinos, et plus globalement pour comprendre les ressorts des relations inter-minorités. Peu de travaux se sont penchés sur le développement de ces tensions spécifiques entre gangs ; aucun ne fait référence aux facteurs primordiaux que sont la dimension systémique du racisme et la suprématie blanche. La littérature sur les relations inter-minorités, un champ d'études relativement récent, qui s'est surtout développé à partir des années 1990, a une forte dimension descriptive : elle se caractérise par un manque de développements théoriques et par la primauté des approches microsociales ou statistiques. Elle peine, par conséquent, à situer les interactions entre groupes racisés dans les rapports de force globaux, constitutifs de l'ordre racial étatsunien. Les analyses strictement descriptives effectuées à l'échelle locale ont ceci de problématique qu'elles peuvent aisément mener à l'unique conclusion selon laquelle les minorités racisées *aussi*

the Bloody Rise and Redemption of Boxer Enriquez, New York, Harper, 2008 ; Ramon MENDOZA, *Mexican Mafia : the Gang of Gangs. The Life of Ramon "Mundo" Mendoza*, Santa Ana, Police and Fire Publishing, 2011 ; et Robert D. WEIDE, « The Invisible Hand of the State: a Critical Historical Analysis of Prison Gangs in California », *The Prison Journal*, vol. 100, n° 3, 2020.

11/ Les gangs de rue qui refusaient de se soumettre au contrôle de la *Mexican Mafia* prenaient le risque de voir leurs membres ciblés de façon spécifique une fois incarcérés.

12/ Dès les années 1970, mais de façon encore plus marquée dans les années 1980 et 1990, la *Mexican Mafia* a développé une symbolique et un discours autour de *laraza*, de la *brown pride* et du mythe indigène d'*Aztlán*.

peuvent avoir des comportements et déployer des stratégies qui aboutissent à discriminer d'autres groupes racisés sur la base de leur appartenance raciale. Le racisme ne serait pas l'apanage de la population dominante : les minorités racisées pourraient également « être racistes ». Cette comparaison implicite et symétrique, qui consisterait à mettre sur le même plan le suprémacisme blanc et les manifestations d'hostilité entre groupes minoritaires, est particulièrement problématique puisqu'elle ne permet pas véritablement de penser les rapports de force et les rivalités de pouvoir entre minorités racisées dans leur contexte global.

Il existe toutefois quelques exceptions à cette façon d'analyser les rivalités inter-minorités, notamment chez des spécialistes de la *Critical Race Theory*, qui insistent sur la nécessité de ne jamais perdre de vue la question de la suprématie blanche lorsqu'on analyse les relations entre groupes racisés¹³. C'est dans la continuité de ces travaux que se place la présente réflexion.

Dans le cadre du projet ILA, il semble intéressant d'interroger les conséquences de l'immigration mexicaine, à Los Angeles à la fin du XX^e siècle, sur l'évolution des relations entre gangs noirs et mexicains-américains, et en particulier de réfléchir aux conséquences, pour les immigrés mexicains, de l'évolution de leur statut dans la hiérarchie raciale, de la société de départ à la société d'accueil. Pour ce faire, les concepts fanoniens de zones de l'être et de non-être, repris et réactualisés récemment par le sociologue Ramón Grosfoguel, théoricien du mouvement décolonial, s'avèrent particulièrement utiles.

Fanon considérait le racisme comme « une hiérarchie de supériorité et d'infériorité située sur la ligne séparant l'humain du non-humain¹⁴ ». Les personnes situées au-dessus de cette ligne vivent dans ce que Fanon a appelé la « zone de l'être » et sont reconnues socialement comme des êtres humains. En revanche, l'humanité des personnes vivant en dessous de cette ligne, dans la « zone de non-être », est questionnée ou niée. Grosfoguel précise que les zones de l'être et de non-être ne sont pas des zones géographiques spécifiques, mais « des positionnalités dans les relations raciales du

13/ Voir, par exemple, Claire Jean KIM, « The Racial Triangulation of Asian Americans », *Politics & Society*, vol. 27, n° 1, 1999, p. 105-138 ; et Greg ROBINSON et Robert S. CHANG, *Minority Relations: Intergroup Conflict and Cooperation*, Jackson, University Press of Mississippi, 2017.

14/ Ramon GROSFOGUEL, *op. cit.*, p. 43.

pouvoir¹⁵ ». Les individus vivant dans la zone de l'être sont racisés en tant que sujets supérieurs et jouissent de privilèges raciaux. Dans la zone de non-être, en revanche, les individus sont racisés en tant que sujets inférieurs et soumis à une oppression raciale. Parce que ces zones ne sont pas géographiques, leur répartition ne repose pas sur la distinction entre anciennes métropoles et anciennes colonies : les deux zones existent simultanément dans les centres métropolitains et dans les périphéries. Par ailleurs, des inégalités de classe, de genre ou d'orientation sexuelle existent au sein de chacune des zones, ce qui implique l'existence d'intersectionnalités différenciées : les oppressions subies dans la zone de non-être diffèrent grandement de celles subies dans la zone de l'être car elles sont doublées d'une oppression raciale. Concrètement, dans la zone de non-être, « au-delà des oppressions que les sujets vivent de la part des sujets de la zone de l'être, il y a également celles exercées au sein de la zone de non-être entre sujets stratifiées¹⁶ », c'est-à-dire qu'il existe également des discriminations opérées entre individus ou groupes racisés.

APPLICATION AUX GANGS DE LOS ANGELES

Cette distinction entre zone de l'être et zone de non-être est importante si l'on cherche à appréhender les raisons de la racialisation des conflits entre gangs. Lorsque l'on évoque la question raciale dans le sud de la Californie, on fait souvent référence au concept de « racisation différenciée » (*differential racialization*) pour souligner le fait que les groupes minoritaires ont subi des processus de racisation différents, en fonction du contexte et des besoins du groupe dominant¹⁷. Mais on s'intéresse plus rarement à la façon dont un même individu ou un même groupe peut être racisé différemment en fonction du territoire sur lequel il se trouve et de la société dans laquelle il évolue. Cette idée fait plus spécifiquement écho à l'un des quatre facteurs de dégradation des relations entre gangs, présentés plus haut : celui de l'évolution de la composition interne des gangs latinos.

La plupart des adolescents qui ont intégré les gangs mexicains-américains de Los Angeles à partir de la première moitié des

15/ *Ibid*, p. 45.

16/ *Ibid*, p. 46.

17/ Tomás ALMAGUER, *Racial Faultlines: the Historical Origins of White Supremacy in California*, Berkeley, University of California Press, 1994 ; Laura PULIDO, *op. cit.*

années 1990 étaient des enfants d'immigrés récents qui avaient quitté le Mexique lors de la grande vague migratoire. Il existe relativement peu de travaux sur les pratiques et représentations racistes visant les afro-descendants au Mexique, mais une série d'études récentes montre que la stratification raciale héritée de la colonisation espagnole (qui plaçait les Noirs au bas de l'échelle raciale) et les inégalités qui en résultent sont toujours très présentes, malgré un discours officiel qui s'évertue à nier l'existence de divisions fondées sur des différences phénotypiques¹⁸. Par ailleurs, après l'indépendance, en 1821, le Mexique a entamé un processus de création d'une identité nationale basée sur l'idée du métissage : la nation mexicaine s'est dès lors pensée comme une nation métisse, résultat du mélange entre les colons espagnols et les peuples indigènes. Or, l'héritage africain d'une partie de la population n'a jamais été intégré au roman national, si bien que nombre de *Mestizos* ne considèrent pas, aujourd'hui encore, les afro-descendants comme membres à part entière de la nation¹⁹.

Parmi les immigrés mexicains qui se sont installés à Los Angeles à partir des années 1980, beaucoup étaient des *Mestizos* qui jouissaient d'une position favorable dans la hiérarchie raciale mexicaine. Les entretiens effectués auprès de membres ou d'anciens membres de gang mexicains-américains montrent qu'un certain nombre d'entre eux ont été élevés par des parents ayant des représentations négatives des Noirs. Plusieurs études ont d'ailleurs montré que les immigrés latinos, notamment mexicains, ont des représentations plus négatives des Noirs que les Latinos nés aux États-Unis²⁰. Mais

18/ Alicia CASTELLANOS GUERRERO, Jorge Gómez IZQUIERDO et Francisco PINEDA, « Racist Discourse in Mexico », in Teun A. VAN DIJK (dir.), *Racism and Discourse in Latin America*, Lanham, Lexington Books, 2009, p. 217-258 ; Andrés VILLARREAL, « Stratification by Skin Color in Contemporary Mexico », *American Sociological Review*, vol. 75, n° 5, 2010, p. 652-678 ; Christina A. SUE, *Land of the Cosmic Race: Race Mixture, Racism, and Blackness in Mexico*, New York, Oxford University Press, 2013 ; Mónica MORENO FIGUEROA et Emiko SALDÍVAR TANAKA, « "We are not Racists, We are Mexicans": Privilege, Nationalism and Post-Race Ideology in Mexico », *Critical Sociology*, vol. 42, n° 4-5, 2016, p. 515-533.

19/ María Elisa VELAZQUEZ, « Racisme, métissage et population d'origine africaine au Mexique : une perspective historique », *Revue européenne des migrations internationales* vol. xxvii, n° 1, 2011, p. 129-45 ; Sylvia ZAMORA, « Racial Remittances : the Effect of Migration on Racial Ideologies in Mexico and the United States », *Sociology of Race and Ethnicity*, vol. 2, n° 4, 2016, p. 466-481.

20/ Voir, par exemple, Tatcho MINDIOLA Jr., Yolanda FLORES NIEMANN et Nestor RODRIGUEZ, *Black-Brown Relations and Stereotypes*, Austin, University of Texas Press, 2003 ; Paula D. MCCLAIN, Niambi M. CARTER, Victoria M. DEFRANCESCO SOTO, Mo-

nous savons peu de choses sur l'émergence de ces représentations. Les travaux qui leur sont consacrés ont laissé apparaître deux hypothèses : une hypothèse « pré-migration », qui présente l'existence de ces représentations négatives comme le fruit de la survivance du racisme colonial dans les sociétés latino-américaines – racisme que les immigrés se seraient contentés d'importer dans la société d'accueil ; et une hypothèse « post-migration », selon laquelle les immigrés acquièrent ces représentations aux États-Unis, d'une part par l'assimilation de l'ordre racial en vigueur dans la société d'accueil et la reproduction des comportements des Étatsuniens blancs ; d'autre part par le biais de leurs propres interactions avec des Africains-Américains²¹. Dans une étude menée entre Los Angeles et l'État mexicain de Jalisco, la sociologue Sylvia Zamora propose une analyse alternative. Elle y décrit la façon dont des immigrés mexicains ayant des préjugés négatifs vis-à-vis des populations noires, hérités à la fois du système colonial espagnol et de l'influence grandissante des médias étatsuniens au Mexique, acquièrent, une fois aux États-Unis, des connaissances plus précises des dynamiques raciales en vigueur dans leur pays d'accueil et communiquent leur conception réactualisée de la *blackness* à leurs proches restés au pays. D'après Zamora, les interactions entre *Mestizos* et Afro-Mexicains sont tellement rares au Mexique que la plupart des Mexicains ignorent jusqu'à l'existence de leurs compatriotes noirs. Les informations reçues par les Mexicains non-migrants de la part de leurs proches ayant émigré aux États-Unis constitueraient donc, aujourd'hui, la source principale de leurs représentations négatives vis-à-vis des Noirs. Ainsi, l'image stéréotypée qu'un nombre important de futurs migrants mexicains a de la population noire serait modelée par les discussions qu'ils ont avec leurs proches déjà installés aux États-Unis, en particulier à Los Angeles. Ces échanges ont des conséquences importantes lorsque les relations entre Africains-Américains et Latinos sont décrites comme hostiles et que les Noirs sont présentés comme violents et dangereux.

nique L. LYLE, Jeffrey D GRYNAVISKI, Shayla C. NUNNALLY, Thomas J. SCOTTO, J. Alan KENDRICK, Gerald F. LACKEY et Kendra DAVENPORT COTTON, « Racial Distancing in a Southern City: Latino Immigrants' Views of Black Americans », *The Journal of Politics*, vol. 68, n°3, p. 571-584 ; Helen B. MARROW, « New Immigrant Destinations and the American Colour Line », *Ethnic and Racial Studies*, vol. 32, n°6, 2009, p. 1037-1057.

21/ Sylvia ZAMORA, *op. cit.*

Cette analyse décrit des processus contemporains. Il est, de ce fait, difficile d'évaluer sa pertinence et son pouvoir explicatif, dans le cas des immigrés mexicains qui se sont installés à Los Angeles dans les années 1970 et 1980. Beaucoup d'entre eux étaient des « pionniers » et disposaient d'un nombre de contacts dans la société d'accueil bien moindre que les immigrés arrivés lors des décennies suivantes. Par ailleurs, les moyens de communication transnationaux et l'accès aux médias étatsuniens étaient bien moins développés à l'époque. Par conséquent, il se peut que l'influence de l'ordre racial postcolonial mexicain sur les représentations négatives vis-à-vis des Noirs ait été plus forte que la circulation transnationale (des États-Unis vers le Mexique) de discours négrophobes, dans le cas spécifique des parents de membres de gangs installés à Los Angeles dans les années 1970 et 1980.

Reste que beaucoup de ces membres de gangs ont grandi dans un environnement familial au sein duquel les Africains-Américains n'étaient pas tenus en haute estime. Plusieurs de mes entretiens ont, par exemple, révélé que de nombreux immigrés mexicains avaient subi des agressions relativement fréquentes, à partir des années 1980, de la part de membres de gangs noirs qui les considéraient comme des cibles faciles car ils avaient l'habitude de se déplacer avec de l'argent liquide – beaucoup n'avaient pas de comptes en banque – et parce qu'ils étaient moins enclins à porter plainte, du fait de leur situation migratoire souvent irrégulière. Les mises en garde de parents immigrés à leurs enfants adolescents contre le danger que représentaient les Africains-Américains étaient donc fréquentes, comme l'indiqua un ancien membre de gang mexicain-américain originaire de Compton :

« Les membres de gang latinos actuels sont nés aux États-Unis, mais leurs parents ont été agressés et détroussés par des Noirs, donc ils portent la crainte et la haine des Noirs en eux. Ils transmettent cette peur à leurs enfants. Ma mère, par exemple, avait peur des Noirs et de ce qui pourrait m'arriver si je me faisais attraper dans la rue par certains d'entre eux »²².

Nous l'avons vu, la transmission de ces représentations négatives (qu'elles se traduisent par de l'hostilité, de la crainte ou du mépris) des parents aux enfants, dont une partie non-négligeable

22/ Entretien réalisé avec un ancien membre du gang Compton Varrío Largo 36, le 24 juin 2011 à Compton.

a constitué la nouvelle génération de membres de gangs latinos à partir de la première moitié des années 1990, a eu des conséquences dramatiques. Par ailleurs, il est également ressorti des entretiens une différence très nette dans les niveaux de proximité avec les Africains-Américains déclarés par les membres de gangs latinos, en fonction des générations. Comme évoqué plus haut, les membres de gangs latinos actifs dans les années 1960, 1970 et 1980 faisaient généralement état de rapports beaucoup plus harmonieux avec les membres de gangs africains-américains que les membres de gangs actifs à partir des années 1990. Cette transformation des relations inter-minorités a également généré des tensions internes à la « communauté » mexicaine-américaine, comme en témoigne l'émergence de discours aux relents nativistes chez certains Mexicains-Américains. Un ancien membre de gang mexicain-américain, actif dans les années 1970, déclarait la chose suivante en 2012 :

« Les relations [entre Noirs et Latinos] ne sont plus les mêmes aujourd'hui. Il y a beaucoup de nouveaux immigrés, et ils n'aiment pas les Africains-Américains. Les relations sont moins respectueuses, surtout de la part des Mexicains. Au Mexique, on dit souvent que "plus ta peau est foncée, plus tu es pauvre". Donc il y a beaucoup de préjugés négatifs à l'encontre des Mexicains à la peau foncée et des Noirs. [...] Les membres de gang latinos actifs aujourd'hui entendent leurs parents parler du Mexique depuis leur plus tendre enfance : *'Mexico, es mi tierra!'* Ils les entendent vanter le Mexique, donc ils s'identifient à ça. La réalité, c'est qu'on n'est pas au Mexique. Si le Mexique était si formidable, ils ne seraient pas ici. [Les États-Unis] sont un pays d'opportunités, pas pour une seule race, mais pour tout le monde ! Et eux ils veulent importer les coutumes mexicaines et leur vision négative des Noirs. Mais non ! Ça ne marche pas comme ça, parce qu'il fut un temps, dans les années 1970 et 1980, où les relations étaient différentes entre nous²³ ! »

Ce sont cette distance culturelle accrue entre Mexicains-Américains et Africains-Américains, d'une part, et les représentations négatives ancrées dans une histoire familiale mais également nationale, trans-nationale et trans-coloniale d'autre part, qui, lorsque des conflits interpersonnels éclatent entre deux membres

23/ Entretien réalisé avec un ancien membre du gang Compton Varrío 3, le 28 mai 2012 à Compton.

de gangs différents, constituent l'étincelle capable de faire dégénérer la situation. Les lignes de fractures peuvent alors se déplacer : un contentieux interpersonnel peut impliquer graduellement les familles des individus concernés, leurs amis les plus proches au sein du gang, l'ensemble de leurs gangs respectifs avant, potentiellement, de prendre une tournure raciale et d'entraîner des personnes extérieures aux gangs dans des rivalités parfois mortelles.

La question de la marginalité des immigrés mexicains et de leurs enfants se pose ici doublement. Selon l'anthropologue James Diego Vigil, les gangs de rue naissent et se nourrissent de la marginalité géographique, socio-économique, politique et culturelle de leurs membres²⁴. Mais cette « marginalité multiple », notamment dans ses dimensions socio-économique et géographique, n'a pas nécessairement constitué une nouveauté pour les immigrés mexicains arrivés à Los Angeles à partir de la fin des années 1970. En effet, un grand nombre d'entre eux ne faisaient déjà pas partie des populations privilégiées au Mexique.

D'autre part, l'évolution dans le statut racial des immigrés – ce passage du centre à la marge, de la zone de l'être à la zone de non-être – semble avoir joué un rôle très important dans la dégradation des relations entre gangs noirs et mexicains-américains. Les données récoltées sur le terrain incitent à formuler l'hypothèse selon laquelle, dans le cas des immigrés mexicains, les dynamiques pré- et post-migratoires d'acquisition de représentations négatives des Noirs ont œuvré successivement. Autrement dit, la confrontation à l'ordre racial étatsunien, ainsi que des interactions négatives avec des Africains-Américains, sont venues consolider et renforcer les stéréotypes initiaux d'immigrés socialisés dans un pays où les populations noires étaient déjà reléguées au bas de l'échelle raciale²⁵.

De nombreux travaux ont, par ailleurs, souligné la tendance historique des immigrés mexicains à « négocier leur position socio-raciale précaire au sein d'une société dans laquelle les non-Blancs ne sont pas considérés comme dignes de bénéficier

24/ James Diego VIGIL, 2020, *op. cit.*

25/ Les sociologues Wendy Roth et Nadia Kim ont décrit des processus proches en analysant les représentations des Coréens et des Dominicains vis-à-vis des Africains-Américains. Wendy D. ROTH et Nadia Y. KIM, « Relocating Prejudice: a Transnational Approach to Understanding Immigrants' Racial Attitudes », *International Migration Review*, vol. 47, n° 2, 2013, p. 330-373.

des droits et des devoirs associés à la citoyenneté²⁶ ». Cette volonté d'« étendre les frontières de la blancheur²⁷ » afin de bénéficier des avantages qui en découlent, s'est souvent matérialisée par une distanciation vis-à-vis des Africains-Américains²⁸.

Dans ce cadre, les conflits décrits dans cet article apparaissent en partie comme le résultat d'un processus de distanciation des Mexicains-Américains vis-à-vis des Noirs, qui s'inscrivait dans une tentative, largement inconsciente, de négociation de leur position dans la nouvelle hiérarchie raciale à laquelle ils étaient confrontés. Selon cette perspective, l'hostilité affichée, en mots comme en actes, par des membres de gangs mexicains-américains vis-à-vis des Africains-Américains aurait donc été un moyen de mettre en avant (ou de revendiquer) une blancheur alternative à celle des Anglo-Américains, afin de quitter la position marginale qui leur était assignée aux États-Unis. Des travaux approfondis, menés à la fois sur les membres de gangs mexicains-américains impliqués dans des conflits racialisés à partir du milieu des années 1990 et sur leurs parents, pourraient permettre de le déterminer avec plus de précision, tout en contribuant à donner à l'étude des relations inter-minorités une dimension trans-nationale et trans-coloniale qui, traditionnellement, lui fait défaut.

26/ Sylvia ZAMORA, *op. cit.*, p. 468.

27/ Reanne FRANK, Ilana REDSTONE AKRESH, et Bo LU, « Latino Immigrants and U.S. Racial Order: How and Where do They Fit in? », *American Sociological Review*, vol. 75, n° 3, 2010, p. 378-401, p. 395.

28/ Voir Brian GRATTON et Emily KLANCHER MERCHANT, « *La Raza*: Mexicans in the United States Census », *Journal of Policy History*, vol. 28, n° 4, 2016, p. 537-567, pour une analyse des mobilisations d'activistes Mexicains-Américains contre la création de la catégorie raciale « *Mexican* » lors du recensement de 1930. Voir Nancy FONER et George M. FREDRICKSON, « Immigration, Race, and Ethnicity in the United States: Social Constructions and Social Relations in Historical and Contemporary Perspective », in Nancy FONER et George M. FREDRICKSON (dir.), *Not Just Black and White: Historical and Contemporary Perspectives on Immigration, Race and Ethnicity in the United States*, New York, Russell Sage Foundation, 2004, p. 1-19, pour des détails sur la volonté des activistes latinos de faire de la catégorie « *Hispanic* » une catégorie ethnique et non raciale dans le recensement de 1970.